

«Une grande interview exclusive prise par Philippe Labro. Comment André Malraux voit l'entrevue Nixon-Mao. "On peut très bien imaginer Nixon demandant à Mao : 'Qu'attendez-vous des Etats-Unis?' et Mao répondant : 'Rien.'"», *Le Journal du dimanche* [Paris], n° 1317, 20 février 1972, p. 24.

Malraux nous parle de Nixon et Mao

Comment il voit les deux hommes, comment il imagine leur entretien

•

Une grande interview exclusive prise par Philippe Labro

Comment André Malraux voit l'entrevue Nixon-Mao

Quelle sorte de conversation pourront bien avoir cette semaine le président des Etats-Unis, Richard Nixon, et le maître de la Chine populaire, Mao Tsé-toung ? Le seul homme qui puisse se vanter d'avoir, d'ores et déjà, conversé avec ces deux chefs d'Etat, s'appelle André Malraux. Il a rencontré Mao plusieurs fois, la dernière fois en 1965. Et il revient d'un court voyage à Washington où le président Nixon l'avait invité pour l'entendre parler de Mao.

Dès son retour, je suis allé voir André Malraux dans sa maison de Verrières-le-Buisson. Je venais de relire les remarquables 35 pages (dans la nouvelle édition de poche «Folio») de ses *Antimémoires* et c'est ainsi que nous avons commencé l'interview, en nous référant aux pages qui relatent son entrevue avec un Mao plus «monolithique» que jamais, «figure légendaire revenue de quelque tombeau impérial». Malraux s'est assis face à un feu de cheminée et à un chat qui, posé devant le feu, sur une chaise basse, attendait qu'on le caresse, ce que fit, pendant quelques instants,

l'écrivain au regard clair, à la voix rapide et aux phrases qui tombent comme autant de formules toujours intelligentes, toujours au-delà du trivial.

L'empereur de fer

— Je viens de relire les *Antimémoires*, ai-je dit.

— Nixon aussi, répond Malraux, et il les a lus de près... Il ne faut pas oublier, tout de même, que ma rencontre avec Mao date aujourd'hui d'il y sept ans. Mais certaines choses n'ont sans doute pas changé et, particulièrement, ce pour quoi vous venez m'interroger : comment conduire une conversation avec Mao ? Il faut bien que vous compreniez que l'on n'interroge pas Mao Tsé-toung comme un autre homme. Vous pouvez lui dire quelque chose du genre : «Que pensez-vous du destin de la Chine ?», ce qui n'est pas une question et appelle un commentaire. Mais si vous lui demandez : «Qu'est-ce que vous allez faire à propos de la tension internationale ?», il ne répondra pas ou, plutôt, il répondra par une question.

— Vous vous êtes assis face à lui ?

— Oui. Enfin, non, il était debout et il s'est assis et une infirmière est restée derrière lui tout le temps. Mao est servi par son physique. Cette part d'hémiplégie qui donne une impression de paralysie, sauf pour le bras gauche, toujours actif, le coude gauche précisément, penché sur la table et la main qui agite les cendres de la cigarette vers le cendrier, mais pour le reste, c'était l'immobilité et une part de dignité formidable. Le ton de la voix aussi. Ce n'était jamais un ton de conversation. Un peu comme avec le général de Gaulle. Pour trouver une comparaison, il faudrait dire que ces deux hommes avaient quelque chose... d'ecclésiastique.

— Vous mentionnez Charlemagne, vous mentionnez un empereur dans les *Antimémoires*...

— Oui. Mais si je prends la comparaison ecclésiastique, c'est que cela signifie quelque chose pour vos lecteurs. Un cardinal, on a une vague idée de ce que c'est. Un empereur, cet «empereur de fer» dans son immobilité pétrifiée que j'ai décrite, c'est l'inconnu. Seulement, il y a des différences avec les ecclésiastiques. Je n'ai jamais vu un pape (ce disant, André Malraux n'a pas tellement l'air de le regretter), mais j'imagine le mouvement des mains, quelque chose de rond, quelque chose de bienveillant, et plus vous montez dans l'échelon ecclésiastique, plus la bienveillance dans les mains (que Malraux tourne lentement autour d'elles-mêmes pour illustrer la comparaison) s'accroît. Avec Mao, absolument pas de mouvement. Rien. J'imagine que cela a toujours dû être un homme d'une très grande... verticalité.

Un invisible cercle de craie

— Vous parlez aussi de l'atmosphère de déférence de la part des compagnons de Mao, réunis autour de lui, pendant votre entretien.

— Ecrasante. Même de la part de Chou En Lai. Cela dépasse la politique. Là encore, je pense à la déférence qu'il y avait autour de de Gaulle. Il est évident que la déférence qui entourait, disons Clemenceau n'était pas la même. Clemenceau était quand même le chef d'un groupe à la Chambre. De Gaulle, jamais. Chez Mao, c'est la même chose. Bien sûr, il a eu d'énormes responsabilités dans le parti, mais c'était un peu comme Staline.

— Il était au-dessus ?

— Ailleurs... Nixon, avec qui je venais de parler (ce n'était pas notre première rencontre), m'a reçu de façon chaleureuse. Jamais éloigné. Bien entendu, il sait qu'il est le président des U.S.A. Mais avec Mao il y a l'invisible cercle de craie que vous ne pouvez pas franchir. Avec Nixon, jamais. Il y a une grande courtoisie de votre part : je ne vais pas sauter sur les genoux du Président américain, mais le ton de voix (je reviens

volontairement à ce terme : le ton de voix) est celui d'un dialogue. Comme le nôtre, en ce moment. Avec Mao, jamais.

— Vous mentionnez, cependant, dans les *Antimémoires*, le rire de Mao. Peut-il y avoir de l'humour entre Mao et Nixon ?

— Peut-être, mais ce n'est pas notre humour. Je pense à Staline et à sa rencontre avec le grand magnat de la presse américaine, Hearst, avant la guerre 39-40. Hearst, en bon Américain un peu exaspéré, avait fini par lui demander si dans telle ou telle circonstance il ferait la guerre, et il avait posé la question de façon assez directe. Il s'attendait à des circonlocutions, à des «ça dépend». Au lieu de quoi, que fait Staline ? Il regarde Hearst et il répond : «Da». Le même jour, Hearst lui dit : «Il est tout de même difficile de faire la guerre à un pays avec lequel on n'a pas de frontières communes» et Staline répond : «On les trouve...» Bon. Mao pourrait faire les mêmes répliques. Ce n'est pas du tout notre humour. Staline, toujours lui, disait : «Chez nous, en Russie, il y a l'idiot d'hiver et l'idiot d'été. Ce n'est pas la même chose. L'idiot d'hiver porte une pelisse, l'idiot d'été porte une blouse blanche. Ils ne s'habillent pas de la même manière, ce sont tout de même, tous les deux, des idiots...» Vous pouvez appeler ça de l'humour, mais pas le nôtre. Si Mao n'était pas Chinois, c'est-à-dire superbement bien élevé, il aurait, lui aussi, cette agressivité qu'il y avait dans la conversation de Staline, mais il n'y est jamais. Car le ton chinois l'interdit. Nous n'imaginons pas un Bouddha agressif.

En face d'une statue le contraire d'une statue...

— Vous décrivez Mao dans votre livre, et vous me le redites aujourd'hui, comme un «géant», le dernier des géants, sans doute, comme l'a écrit aussi le journaliste américain Cyrus Sulzberger.

— Il m'a emprunté l'expression.

— Face à ce géant, cet «empereur de fer», cet homme de légende, de quoi peut avoir l'air Nixon ?

— Le contraire d'un géant. Attention, je ne dis pas que Nixon fera figure de nain. En face d'une statue, il y a... le contraire d'une statue. La statue ne converse pas. Avec Nixon, la discussion est permanente. Il vous réfute, il oppose des arguments aux vôtres, il répond à vos questions et il vous en pose. La conversation avec lui, à la Maison-Blanche, a été très vivante empreinte d'une extrême gentillesse. Nous avons dialogué. Nous nous étions déjà vus, je crois vous l'avoir dit. La dernière fois, c'était en compagnie du général. Nixon m'en a parlé trois fois. Il admirait beaucoup de Gaulle et, dans une certaine mesure, il pense qu'il fait ce qu'aurait fait le général : «On ne sait pas très bien ou tout ça va nous mener.» Le rapport entre les gens... Quand de Gaulle disait : « Quand j'aurai vu Khrouchtchev, j'aurai une idée sur ce qu'on peut faire avec cet homme-là.» De Gaulle avait dit à Nixon : «Nous travaillons avec des intermédiaires. Or on en fait pas une politique historique avec des intermédiaires.» Nixon avait été très frappé par la formule. A juste titre, je crois, car elle est très frappante.

— Kissinger, c'était l'intermédiaire ?

— Kissinger n'a jamais vu Mao. Il a vu Chou En Lai.

— Les voici donc face à face. Comme imagier ce qui va se dire ?

— Il se peut que tout soit relativement décevant. Je n'exclus pas que le résultat de ce voyage en Chine soit absolument nul, en apparence. Je vous prie de bien souligner : *en apparence*. Car en profondeur !... Mais en apparence, j'imagine très bien Mao finissant l'entretien en disant quelque chose du genre : «Ah ! M. le président, comme c'était intéressant !» C'est possible. On n'imagine pas Staline finissant ainsi un entretien avec Franklin Roosevelt. Mais Mao, si.

— L'interlocuteur américain s'y attend-il ou serait-il très étonné ?

— Nixon ne serait pas tellement interloqué. Je lui ai beaucoup dit : «Ne croyez pas que vous pouvez prévoir quelque chose de rationnel.» Ils emploient toujours, les

Américains – et nous aussi, d'ailleurs, les Occidentaux en général – le terme : pragmatique. Les Chinois aussi sont pragmatiques. Mais ça ne se traduit pas dans leur comportement. Ils vous quittent en vous disant : «Charmante soirée.» Il y a deux mille ans que cela dure et cela ne va pas changer.

— On a fait grand cas de votre hypothèse selon laquelle Mao demanderait une aide à Nixon ?

— Oui, mais il faut le rectifier. Ce doit être une erreur de traduction, en effet, Ted Kennedy m'a fait dire que la première phrase de Mao serait : «Est-ce que le pays le plus riche au monde est prêt à aider le plus sous-développé ?» Je n'ai jamais voulu dire la première phrase chronologique, j'ai voulu dire la phrase fondamentale, mais je n'exclus pas du tout qu'elle ne soit jamais prononcée... N'importe comment, Mao Tsé-toung ne dira jamais à personne : «Voulez-vous nous aider ?» Seulement, vous savez comme moi que la vie est quand même assez simple et qu'il y a cent façons de poser des questions sans les poser. Mais qu'il commence toute la conversation sur cette question, non, c'est impensable !

La responsabilité du destin du monde

— Vous avez vu ces deux hommes. Ils n'ont, en fait, de commun que ceci précisément : ce sont des hommes. Sinon, tout : leur passé, leur culture, leur vie, leurs combats, leurs gestes, leurs doctrines, tout les sépare. Vous me dites même, et surtout, que le ton de leur voix, leur approche de ce que peut être un dialogue, diffère radicalement. Ont-ils quelque chose en commun ?

— Ils ont la responsabilité du destin du monde. Et l'idée, pour tous les deux, que ce destin se joue, désormais, dans le Pacifique. C'est une idée très fortement ancrée chez Nixon. Il parle de l'Europe, mais comme on parle des Balkans... La Chine, ce n'est pas les Balkans ! La Chine, la Russie, le Japon, c'est (geste des doigts qui se crispent), c'est son «diable», si l'on veut. Il se dit : «Comment est-ce que je vais me

débrouiller face à ces trois loups ?» Ce n'est pas l'Angleterre, la France, et l'Allemagne. Bon, c'est important, l'Europe, il est président des Etats-Unis, ce n'est pas un farfelu, c'est un homme très sérieux, Nixon. Mais enfin, ça ne l'inquiète pas. Le monde européen n'est pas inquiétant. C'est un sujet de travail. Quand on est président des U.S.A., il faut bien s'occuper de beaucoup de choses. Mais que voulez-vous qu'il arrive en Europe ? Nixon ne pense pas, au contraire de John Kennedy, qu'il y a un problème historique à travers Berlin. Ça le l'obsède pas. Nous avons parlé cinq heures ensemble. Il a été consacré dix minutes à l'Europe. La réalité, c'est le Pacifique. Que doit être la politique américaine dans le Pacifique ? Ce n'est pas simple.

Prenez donc une carte et faites de petites croix sur les grands terrains d'aviation U.S. C'est sérieux : Honolulu, Guam, la Thaïlande. Vous pouvez tracer une courbe qui représente la plus grande puissance d'aviation du monde autour du continent asiatique. Les ballots croient que Nixon s'arrête à Guam en escale. Si vous avez des amis aviateurs, demandez-leur, ils vous démontreront qu'il pourrait très bien aller de Honolulu à Shanghai sans escale. Non, si Nixon s'arrête à Guam, c'est que la moitié de l'aviation de bombardement américaine qui pilonne quotidiennement les forêts du Vietnam décolle de l'île de Guam. Le Pacifique ! Voilà l'obsession. Le reste, pour Nixon, c'est du décor. Je crois qu'il a une grande conscience du drame du Pacifique, mais une politique déterminée. Je ne pas du tout qu'il va taper du poing sur la table en parlant de ses bombardiers et de ses divisions. Il me semble que Nixon croit que le drame de sa présidence, c'est le Pacifique, et qu'il faut qu'il le résolve et que ce ne sera pas simple.

L'obsession de Mao

— Avez-vous l'impression que lui et Kissinger et son équipe connaissaient leur dossier à fond, que les «ordinateurs» avaient bien fonctionné ?

— Ils ont beaucoup travaillé, c'est l'évidence, et avec des spécialistes éminents. Le seul inconvénient, c'est que les Américains n'ont pas mis le pied en Chine depuis 25

ans, qu'ils n'ont donc pas de spécialistes de la vie chinoise. Ils ont des sinologues, ce n'est pas la même chose. Comme par hasard – un hasard shakespearien – le seul Américain qui connaissait vraiment à la fois la Chine de tous les jours et de Mao (il s'agissait d'Edgar Snow) est mort en Suisse, le jour même du départ de Nixon ! Nixon l'a peut-être rencontré à une époque où le voyage n'était pas encore qu'un projet sans sa tête. Seulement, il a dû y avoir un obstacle, c'est que Snow était, aux yeux de Nixon, un communiste.

— Et l'entourage de Nixon ? Ses ministres ? Vous avez dîné avec eux, le soir après votre entretien avec le président.

— Mon sentiment était très clair : ce sont des gens qui ont tous le même point de vue sur la Chine, et ça, Nixon le sait, et je pense que l'intérêt de son dialogue avec moi, c'est que je vois les choses autrement. Je ne crois pas qu'il était prêt à me donner raison mais ce qui l'intriguait au plus haut point c'était : «Que pense quelqu'un qui ne pense pas comme vous ?»

— Eh bien ! que pensez-vous, justement, et que lui avez-vous dit que vous puissiez me rapporter ?

— Je lui ai dit qu'il n'allait pas rencontrer des révolutionnaires. Mais que ce n'est pas parce que les Chinois ne sont plus des révolutionnaires qu'ils sont devenus des néo-capitalistes. Pour Mao-Tsé-toung, la révolution c'est une bataille gagnée. Il est comme Staline à la fin de sa vie : il est obsédé par l'accroissement du niveau de vie en Chine. Ça, c'est sérieux. Je lui ai dit que son dialogue avec Mao, s'il y a dialogue, porterait sur ceci : «Dans quelle mesure pouvez-vous contribuer à faire monter le niveau de vie des Chinois ?» mais qu'il ne fallait pas croire que la réponse était : reconversion vers le capitalisme. L'idée d'un retour au capitalisme, pour Mao, est une idée inintelligible.

— Dans *Le Figaro*, l'autre jour, le dessinateur Faizant vous représente...

— Mal caricaturé, ce qui est dommage car Faizant a beaucoup de talent.

— Faizant vous représente donc disant à Nixon : « Si vous voulez épater Mao, amenez-lui un maoïste. »

— Ça a l'air d'une blague, mais c'est profond. Parce que si Nixon expliquait à Mao ce que sont les maoïstes occidentaux et surtout américains, c'est-à-dire, en gros, des super-trotskistes, une gauche qui veut dépasser sa gauche, Mao serait... ironique et stupéfait. Pour lui, le maoïsme, ce a été, 1° la révolution appuyée sur la classe paysanne, et 2° une fois cette révolution faite, savoir comment vous faites de la Chine un Etat moderne. Quant à l'idée européenne, ou américaine, de «la révolution permanente»... attention ! je ne dis pas que ce ne soit pas une idée très haute, mais Mao, si on lui en parlait, penserait : «Qu'est-ce que c'est que ces fariboles ?»

Un risque immense

— Vous avez trouvé Nixon réaliste face à ce voyage et à ses résultats ?

— Je crois qu'il part sans illusions. Il se dit : «Commençons par voir». Il ne se dit pas du tout : «J'emporte mon dossier, je reviens avec mon traité.» Sa dernière conférence de presse est assez bonne. Il a dit aux journalistes américains, donc à son opinion publique : «Je ne vais pas en Chine pour résoudre des problèmes qui ne se résoudront qu'après maintes années, je pars pour les poser, et je trouve que les poser après 25 ans de haine, c'est déjà quelque chose d'historique.»

— C'est aussi très ironique, si l'on se souvient du Nixon des années 50, le chasseur de sorcière, l'anti-Chinois à tout crin.

— Nixon a voulu étudier, comme il le dit, le problème chinois dès 1962. Et c'est très important, car les Français ont une tendance terrible à croire que toute cette expédition est une opération électorale. Je ne dis pas que ce soit négatif, électoralement, mais c'est faux de croire que Nixon agit ainsi. Il a posé le problème bien avant... L'embêtant, c'est que les Américains croient que le successeur de Mao sera Chou-En-lai et moi, je ne le crois pas du tout... Mais cela, c'est pour plus tard...

— Vous avez écrit dans les *Antimémoires* : «Mao est la Chine.» Nixon est-il l'Amérique ?

— Comment voulez-vous qu'un homme élu puisse correspondre à un conquérant ? Mao a conquis la Chine. Quatre mille malheureux survivants de la commune de Canton, avec lesquels il part, pour se retrouver, au bout de sa Longue Marche, à la tête de la Chine ! Et en face de cette épopée, Nixon, un président élu... Lorsque Nixon dit : « Je suis un démocrate », ce n'est pas faux. Lorsque Mao le dit, on a envie de rire.

— Mais Mao le dit-il souvent ?

— Non, et puis, c'est pour vouloir dire : «Je ne suis pas un fasciste.» Pour Nixon, cela veut dire le Congrès, le Sénat, le système parlementaire. En ce sens, il est Américain. Que serait-il d'autre qu'un démocrate ? Le fascisme américain, c'est du décor. Le communisme américain, c'est un complot. Et puis, qu'est-ce qu'un communisme sans prolétariat ? Le communisme américain, Nixon s'en fiche. Mais le Japon, mais la Russie, il ne s'en fiche pas. Il sait bien qu'il prend un risque énorme. Il s'embarque dans une aventure géante. Il prend le risque d'aider la Chine. On peut lui tirer son chapeau. Car le risque est immense : cela implique que, lorsqu'il aura aidé la Chine, il y aura un risque avec les Russes, puis avec les Japonais, qui dépasseront les Russes d'ici quatre ans en matière de productivité... Je lui ai dit que les Russes le regarderaient avec une longue-vue, mais que tant qu'il ne se passerait pas de convention avec les Chinois, les Russes considéreraient qu'il fait du tourisme. Les Japonais, eux, le regardent avec épouvante. Mais l'Asie est patiente. Et aucun de mes amis japonais ne pense que le voyage de Nixon est coupable, est dangereux. Ils attendront. Le jour où il y aura des résultats, ce sera sérieux. Tant qu'il ne s'agit que de voyages... On voyage toujours pour mentir.

Une partie de chasse

— Nixon se voit-il gagnant ou perdant dans sa confrontation avec Mao ?

— Il n'est pas optimiste, il n'est pas pessimiste. Il n'est pas optimiste en ce sens qu'il sait qu'il ne reviendra pas avec es traités. Il n'est pas pessimiste en ce sens qu'il croit qu'il ne reviendra pas avec des conflits. Et je pense que, sur les deux pans, il a raison. Sauf, bien entendu, si pendant l'année qui suivra ce voyage, Mao meurt. Parce que, alors, toute notre conversation est sans objet. Tout ce que je viens de vous dire relève du Café du Commerce...

— La Chine sans Mao, ce peut être aussi la Chine sans Chou En Lai, ce que vous mentionniez tout à l'heure ?

— La Chine vide... Et personne qui ne sait rien de rien... Tout changera-t-il à ce moment ?

— Le voyage aura alors été vain ?

— Qui sait ? Mais même et surtout dans cette hypothèse, le voyage a quelque chose de très, très bien. Parce que cela signifie que Nixon a choisi le risque. Il va fort, après tout : l'affaire chinoise, c'est un grand risque.

— Le plus grand de sa carrière.

— Sans aucun doute. Et peut-être plus grand que celui de Kennedy dans la crise des missiles de Cuba. Alors, il s'agissait de faire face à un danger et de dire : « Alors, il s'agissait de faire face à un danger et de dire : « Allez-y ! Vous nous menacez, eh bien ! vous allez crever ! » Le risque, c'était Khrouchtchev qui l'avait pris. Et il a perdu. Ici, c'est Nixon qui part à la chasse.

— Curieuse chasse, non ?

— Bonne chasse, bien organisée. Excellents fusils. Mais je ne sais pas s'il trouvera des lapins. Il se pourrait qu'il n'y ait pas de lapins. Ou alors, les lapins

pourraient être des sangliers. Enfin, un chef d'Etat, le chef d'un grand pays qui part ainsi à la chasse, je trouve cela assez beau.

Malraux s'arrête et réfléchit un long moment. Il rêve. Je sens bien qu'il y a quelque part le regret immense de ne pouvoir assister à la «partie de chasse» Et il est vrai qu'en un sens, c'est presque une anomalie historico-littéraire que Malraux ne soit pas présent lorsque Nixon conversera avec Mao. Et c'est, précisément, à ce moment que Malraux pense. Car il murmure :

— Ce qui est étonnant, étonnant... c'est cet homme jeune (quel âge a Nixon ? 59 ans ?) face à ce personnage de fer, de 80 ans... S'il y avait vraiment la TV ce jour-là – mais soyez tranquille, faites confiance à Mao, ce jour-là, il n'y aura pas de TV – pour enregistrer le dialogue en direct – mais s'il y avait la TV, ce serait... inouï... Cet homme parlant en face d'une ombre...

Il réfléchit encore, puis il me dit :

— On peut très bien imaginer Nixon demandant à Mao : «Qu'attendez-vous des Etats-Unis», et Mao répondant : «Rien !»...

Les yeux dans le feu qui brûle fort, il caresse le chat, en silence.